

## Le voisin (Susjed) – Marina Vujčić

SEPT HEURES QUINZE du matin, c'est notre heure. À sept heures quatorze, je ferme la porte de mon appartement au quatrième étage et j'entreprends la descente des escaliers. Trente secondes plus tard, tu fermes la porte de ton appartement au deuxième étage pour me rejoindre au premier ou au rez-de-chaussée à sept heures quinze. Parfois, c'est toi qui dis *Bonjour* le premier. Je préfère quand c'est comme ça, mais je prends de temps en temps l'initiative pour que tu ne penses pas que je te snobe. Le plus souvent, tu me tiens la porte du hall d'entrée, mais, parfois, c'est moi qui saisis la poignée la première. Dans ce cas, je me retourne un peu pour m'assurer que tu as bien attrapé la porte derrière moi et que tu ne vas pas te la prendre dans le visage. Ce ne serait vraiment pas beau à voir. Mais je vais te dire ce qui est beau à voir : toi et moi, seuls dans les escaliers tous les matins. Une chorégraphie que nous connaissons par cœur. Une rencontre que nous avons répétée plus de cent fois au cours des six derniers mois, depuis que tu as emménagé.

Tu es habituellement très ponctuel, mais il m'est déjà arrivé de devoir ralentir parce que je n'entendais ni le bruit de tes clés, ni tes pas dans les escaliers. Je remonte alors attendre au troisième étage et, lorsque je t'entends, je descends d'un pas rapide, comme si j'étais, moi aussi, justement un peu en retard. Peut-être t'es-tu fait la réflexion qu'il était curieux que nous soyons en retard les mêmes jours.

Une fois dehors, tu pars à droite et moi à gauche. À droite, il y a le parking. À gauche, l'arrêt de bus. Pendant que j'attends l'autobus, du coin de l'œil, je te regarde monter dans ta voiture et partir. Je ne sais pas où tu vas, pas plus que toi, tu ne sais où je vais. Quand je parviens à trouver une place assise, je ferme les yeux et j'imagine que je suis assise sur le siège passager de ta voiture. Ton silence ne me dérange pas. Je suppose que tous les couples restent silencieux lorsqu'ils se rendent au travail le matin.

Bien que nous partions à la même heure, nous rentrons à des moments différents. En fait, c'est toi qui reviens toujours à des heures différentes. Cet horaire est tout bonnement incompréhensible. Je passe parfois beaucoup plus de temps que je le voudrais à côté de la fenêtre, mais lorsque je rate ton retour, je me sens mal tout le reste de l'après-midi et la soirée, comme si une partie de moi m'avait été volée.

Ton appartement se situe exactement en dessous du mien, il m'est donc impossible de voir tes fenêtres. S'il n'y avait pas cet étage entre nous, je pourrais me pencher un peu pour regarder si c'est éclairé chez toi, mais là, c'est trop dangereux.

L'idéal, c'est quand j'aperçois ta voiture arriver pendant que je me trouve dans la cuisine, qui donne sur le parking. J'ai alors deux occasions de te suivre du regard : la première depuis la fenêtre de la cuisine, lorsque tu traverses le parking jusqu'à ce que tu disparaises derrière le coin de l'immeuble, et la seconde depuis la fenêtre du salon, d'où je te vois entrer dans l'embrasement de la porte. Si c'était moi qui vivais au deuxième étage et toi au quatrième, j'aurais encore une troisième vue, celle à travers le judas. Je ne l'aurais pas réalisé si je n'avais pas tant de fois pensé, en passant devant ta porte, que peut-être tu me regardes à travers ton judas pendant que je descends ou que je monte les escaliers.



Quand tu traverses le parking – parfois avec l’un ou l’autre sac, mais le plus souvent les mains vides – tu marches d’un pas lent. Comme si tu n’étais pas pressé de rentrer dans ton appartement vide. Il en va de même quand tu montes les escaliers. Je le sais, car il se passe toujours un certain temps avant que, l’oreille collée contre ma porte, j’entende la tienne s’ouvrir. Je suppose que personne ne t’attend dans ton appartement – en six mois, j’aurais remarqué si c’était le cas. Pour autant que je m’en souviens, je ne t’ai vu que cinq ou six fois accompagné, et ce n’était jamais par quelqu’un susceptible d’être ton épouse ou ta petite amie. La seule femme que j’aie jamais vue entrer dans ton appartement était une dame plus âgée qui, d’après mes estimations, pourrait être ta mère. De ce que j’ai pu remarquer depuis ma fenêtre, son visage présentait des traits semblables aux tiens. En plus, tu la tenais par le bras, comme on tient sa maman quand on ne la voit pas souvent.

Des fois, je me dis que je devrais t’avouer à quel point je te suis reconnaissante. Car avant, je détestais mon travail. Je détestais l’Agence. Il m’était devenu insupportable de voir chaque jour tous ces gens arriver avec l’espoir d’obtenir un emploi, puis repartir déçus. Peut-être qu’eux aussi ont arrêté d’espérer, je ne sais pas. Peut-être qu’ils viennent sans trop y croire, juste parce qu’ils ont promis à leurs proches d’aller vérifier.

Grâce à toi, j’ai commencé à espérer. Non pas que je souhaite que cela t’arrive, mais à l’heure actuelle, tout le monde peut perdre son travail du jour au lendemain. Avant, je ne faisais pas du tout attention aux gens qui défilaient devant les guichets. Maintenant, c’est différent. Jusqu’ici, je n’imaginai pas qu’il puisse être important de compter parmi les premières personnes à apprendre qu’un poste se libère. Aujourd’hui, il me semble que ce n’est pas une mauvaise chose d’être à la source des informations par les temps qui courent, maintenant que chacun, toi y compris, peut se retrouver au chômage.

Et même sans ça, rien que le fait de me lever le matin et de partir au travail à sept heures et quart a désormais du sens, puisque je sais que je vais te croiser au moins une fois dans la journée.

\*\*\*

Kovač. C’est le nom qui est écrit sur ta porte. J’espère que c’est le tien. Je ne pense pas que tu sous-loues, même si je ne peux pas complètement exclure cette possibilité. Quand tu as emménagé, tu as apporté des meubles, mais il arrive que des appartements soient loués vides.

Malheureusement, l’annuaire téléphonique répertorie deux Kovač à notre adresse. Ce nom de famille est plutôt courant et l’immeuble est grand. Douze appartements à chaque étage, soit quarante-huit appartements au total, dont deux sont occupés par un dénommé Kovač. Ozren et Darko. J’ai vérifié sur internet pendant que Tereza était en pause. Je préférerais que tu sois Ozren. Ozren et Katarina, ça sonne mieux. Darko, ce n’est pas mal non plus, c’est vrai, mais Ozren est plus original. Quand nous ferons enfin connaissance – ce qui pourrait très bien arriver demain matin, à sept heures et quart – et que tu me diras « Enchanté, moi c’est Ozren », je ne sais pas comment je vais faire pour réprimer ce « Je le savais ! » sur mon visage. J’y parviendrai d’une manière ou d’une autre. Peut-être que je me contenterai de répondre que c’est un joli prénom, que je ne l’avais jamais entendu auparavant.

D’ailleurs, il faut que je t’avoue que je suis un peu superstitieuse en ce qui concerne les prénoms. Juste pour info. Quand je dis superstitieuse, ce n’est pas au sens strict du terme, ça reste plutôt inoffensif. Quand un homme porte un prénom moche, ce n’est généralement pas bon signe.



Prenons, par exemple, mon ex : Zvonko. J'ai immédiatement su que quelque chose n'allait pas chez lui. On ne peut pas compter sur un homme qui s'appelle Zvonko. Zvonimir, passe encore, mais Zvonko, c'est juste un diminutif destiné à induire en erreur. Tu penses avoir affaire à quelqu'un de cool, même si c'est en fait l'homme le plus austère au monde.

Mon prénom te plaira certainement. Moi, en tout cas, je l'aime beaucoup. Je lui trouve des consonances un peu royales ou aristocratiques. C'est le genre de prénom qui te rend au moins un brin intéressante, même quand tu es tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Du moins, c'est l'impression que j'en ai. Je n'aimerais pas que tu m'appelles par un diminutif. Quand mes collègues m'appellent *Kato*, ça me rend vraiment dingue. Je leur ai déjà demandé un million de fois de ne pas m'appeler ainsi, mais rien n'y fait. Comme si le fait de dire *Katarina* les dérangeait. À croire qu'ils le font exprès. Surtout Franjo. Tu vois – Franjo ! Rien que le prénom en dit suffisamment long, je n'ai pas besoin de commenter.

Aujourd'hui, il a prolongé sa pause d'une demi-heure. Comme ça. Sans se soucier du fait que Tereza et moi devions pendant ce temps assumer son travail et expliquer aux gens qui se pressaient à son guichet que nous nous occupions seulement de l'inscription au registre du chômage et que ce n'est pas nous qui décidions de qui est embauché. Il ne se préoccupe de rien. Ni de ces gens sans emploi ni de notre embarras.

Mais assez parlé de Franjo. Je m'énerve, et tout ça pour quoi ? Il y a tellement de jolies choses auxquelles je pourrais penser. Par exemple, à la belle journée d'hier. Je venais à peine de rajouter de l'eau à la soupe, tout en regardant par la fenêtre pour être sûre de ne pas te manquer, quand j'ai vu ta voiture arriver dans le parking. Ce qui signifie que je n'ai pas eu besoin de faire le guet après le déjeuner. Lorsque tu as ouvert le coffre et que tu en as sorti trois sacs pleins à craquer, je me suis dit que tu attendais peut-être des invités. D'habitude, quand tu reviens avec des courses, tu n'as qu'un sac, maximum deux. Il est très rare que tu utilises le coffre. Bien sûr, ça ne veut peut-être rien dire. Tu as peut-être simplement acheté un peu plus que d'habitude. D'ailleurs, je me demande souvent ce que tu peux bien manger, vu le peu de provisions que tu rapportes. C'est vrai, peut-être ressors-tu plus tard dans l'après-midi ou le soir, sans que je le remarque. Il existe de plus en plus de magasins qui ouvrent tard, et je ne peux pas constamment rester à côté de la fenêtre.

Je dois admettre que j'étais tout de même un peu soulagée de ne pas voir arriver d'invités. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais le bâtiment est si mal isolé qu'on entend la sonnette de l'entrée à travers les conduits d'aération. Peut-être pas quand la radio est allumée ou quand le son de la télévision va un peu fort, mais si tout est calme et que tu tends l'oreille, tu entends tout. Des personnes ont sonné, mais elles ne sont pas allées chez toi. Je le sais, car je suis sortie arroser les fleurs devant la porte à ce moment-là. Cela me fait plaisir de savoir que toutes ces provisions ne sont que pour toi. Au moins pendant quelques jours, je ne devrai pas m'inquiéter de ce que tu vas manger.

Tu n'imagines pas comme je suis heureuse que nous ayons le même appartement. Au niveau de la disposition, je veux dire. Je ne sais pas comment le tien est aménagé, bien sûr, mais je connais l'agencement des pièces. Par exemple, quand je regarde la télévision assise dans le canapé, je m'imagine toujours que ton canapé est probablement placé au même endroit. La pièce de séjour telle qu'elle est configurée ne laisse pas beaucoup d'autres possibilités. L'un des murs comporte une grande fenêtre, un autre est percé par la porte qui conduit au couloir, et le troisième par celle qui



mène à la cuisine. Il n'y a qu'un seul mur où tu peux mettre le canapé. Et donc, il est probable que nous nous asseyions tous les deux au même endroit, peut-être même au même moment. Parfois, je plaisante en appelant ça « notre alignement ». Et ce n'est pas le seul endroit où cet alignement se manifeste. Je pense par exemple à la baignoire. Nos baignoires sont très certainement situées au même endroit. La cuvette des toilettes et le lavabo aussi. Je préfère ne pas penser à la cuvette des toilettes, mais si nous sortons à la même heure le matin, il est possible que nous nous brossions les dents au même moment, et donc là encore, nous nous retrouvons tous les deux dans la même situation. Le lit doit lui aussi se situer au même endroit, car la chambre est vraiment petite.

Tu penserais certainement que j'exagère, mais les femmes sont ainsi. Autant t'habituer. Chez nous, tout passe par un prisme romantique. Même la plus banale des baignoires. Et ne parlons pas du lit.

\*\*\*\*

Je ne suis pas pressée. C'est vrai que, parfois, je me dis que c'est dommage que tu sois seul là en bas, pendant que moi, je suis seule ici. Que nous soyons l'un au-dessus de l'autre, et non côte à côte. Ce serait tout de même plus agréable ! Nous pourrions dîner ensemble, regarder un film, nous froter mutuellement le dos sous la douche. Pour la douche, je plaisante, ne t'inquiète pas. Mais je pourrais vraiment te mitonner de bons petits plats. Juste pour info.

Parfois, quand je prépare à manger, j'imagine que je le fais pour deux. Du coup, je me donne plus de mal, comme lorsque je cuisine pour des invités. Le samedi, quand je vais au marché, j'essaie de deviner ce qui te plairait, puis je choisis les produits comme si tu venais déjeuner. Aujourd'hui, par exemple, j'ai acheté du veau. J'en achète rarement, mais l'un des prospectus que j'ai reçus dans ma boîte aux lettres pour les fêtes contenait une recette absolument parfaite. Je suis sûre que tu l'as reçu aussi, alors peut-être que la recette t'a mis l'eau à la bouche ?

Quand je rentre du marché, je me dis que ce serait bien de tomber sur toi par hasard. Je ne crois pas que tu me laisserais porter tous ces sacs toute seule. Au début, je regrettais l'absence d'ascenseur dans notre immeuble, mais finalement, je suis heureuse qu'il en soit ainsi. Ces deux volées d'escalier sont autant de chances de nous rencontrer.

Mais revenons-en au veau. Je ne l'avais jamais cuisiné de cette manière, mais la recette m'inspirait. C'est beaucoup plus simple qu'il n'y paraît. Il suffit de recouvrir l'escalope d'une couche d'épinards, d'enrouler, de ficeler le tout, puis de couvrir d'un film et de mettre au four pendant environ une heure. Lorsque l'on tranche les ballottines, le dessin en spirale est du plus bel effet. J'ai accompagné la viande de purée de pommes de terre, que j'ai disposée comme sur la photo de la recette – en deux petits îlots formés à l'aide d'un moule à beignets. J'ai vraiment failli te téléphoner pour te dire « Voisin, venez déjeuner ! J'ai préparé quelque chose qui mérite d'être partagé ! », tellement ça avait l'air bon. Mais je ne l'ai pas fait, bien entendu. On a le temps. Je pourrai toujours le refaire, maintenant que j'ai testé la recette.

Tu vois, pour ça aussi, je peux t'être reconnaissante. À trente-sept ans, je découvre la magie de la cuisine. Car, tu sais, j'ai été élevée au goulasch. C'est le moment où Tereza me corrigerait certainement : « ça s'appelle un ragoût, pas du goulasch ! » Elle aime utiliser des mots littéraires. Je peux comprendre. Elle est tombée enceinte alors qu'elle était en deuxième année de littérature et n'est plus jamais retournée à la fac. À l'Agence, elle fait office de correctrice. Enfin, ce n'est pas sa



fonction officielle, mais elle nous reprend chaque fois que nous faisons des erreurs. Il est évidemment impossible de devenir correctrice avec juste le bac en poche. Elle me dit souvent que je suis sa meilleure élève, que je me suis beaucoup améliorée depuis que je l'écoute. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je dois avouer que je fais plus attention aux mots que j'emploie depuis qu'elle m'a fait prendre conscience de certaines de mes erreurs.

Maman ne cuisinait que du goulasch. Enfin, du ragoût. Du ragoût aux haricots verts, du ragoût au chou blanc, du ragoût au chou frisé, du ragoût aux poireaux, et même du ragoût au concombre. Et des haricots, évidemment. Bien sûr, elle m'a appris à en préparer. Si elle m'a appris quelque chose, c'est bien ça. Mais arrêtons de parler d'elle. Je voulais juste te dire que si tu aimes le ragoût, tu n'as pas à t'en faire.

Tu prends sans doute ton repas au travail. C'est du moins ce que j'en ai déduit, car tu ne rapportes généralement pas de sacs de courses en semaine et tu rentres toujours bien après les heures de travail. Il est alors bien trop tard pour déjeuner. Qui sait, peut-être fais-tu des heures supplémentaires. Tu me sembles toujours fatigué quand tu rentres, alors que ce n'est pas le cas le matin. Quand nous nous croisons dans les escaliers le matin, tu as l'air frais et reposé.

Tu pourrais être architecte. Quoique... les architectes vivent sans doute dans de plus beaux quartiers. Je ne dis pas que notre quartier n'est pas agréable, mais il est déjà un peu en banlieue. Si tu n'es pas architecte, tu es peut-être designer. Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois que je t'imagines au travail, je te vois en train de dessiner sur une table haute. Tu sais, ces tables un peu inclinées sur lesquelles sont attachées de grandes lampes articulées ? Eh bien, ce genre de tables. Je trouve que ça te va bien. Je ne dis pas que j'ai raison. Même si j'en doute fort, il se pourrait très bien que tu sois, disons, mécanicien ou maçon. Tu as des mains qui n'ont pas l'air de manipuler des choses lourdes ou sales. Tes mains sont belles et soignées. On pourrait penser que tu es musicien, mais j'ai écarté cette possibilité, car je ne t'ai jamais vu avec un instrument. Et puis, je t'aurais entendu jouer à travers les bouches d'aération si ça avait été le cas.

En gros, je ne sais pas ce que tu fais, mais j'en sais assez pour deviner ce que tu ne fais pas. J'ai déjà toute une liste. Elle est dans ma tête, bien sûr ! Ne va pas croire que j'écris tout ça. Tu n'es ni architecte, ni musicien, ni mécanicien, ni maçon. Tu n'es sûrement pas médecin, car sinon tu aurais des tours de garde et des pauses de nuit. Tu n'es pas non plus avocat, et ça, j'en suis sûre. Je ne t'ai jamais vu en tenue, et tu serais obligé de la mettre au moins pour aller au tribunal. Tu n'es pas enseignant, sinon tu rentrerais plus tôt. Je peux déduire de tes horaires que tu n'es pas non plus restaurateur, ni chauffeur de tram, ni commerçant, ni portier, ni – Dieu merci – artiste. Les peintres, sculpteurs, acteurs et écrivains ne partent pas de la maison à sept heures et quart. En plus, je t'aurais probablement déjà vu dans les journaux ou à la télévision. Tu vois tout ce qu'on peut apprendre sur quelqu'un en procédant par élimination ?

Tu es peut-être fonctionnaire, comme moi. Peut-être que tu travailles dans un autre organisme public. À l'Institut des statistiques, par exemple. Bien qu'en fait, ça me soit complètement égal. Il n'y a pas de sot métier. Je ne me préoccupe pas des diplômes et de ce genre de formalités. Tu as du travail et, à l'heure actuelle, c'est le plus important. Et si tu venais à le perdre, nos chemins se croiseraient inmanquablement. Car, en matière d'emploi, je suis à la source. Juste pour info.

\*\*\*



## Contacts

### Achat des droits de traduction :

Éditorial et droits étrangers

Sandra Ukalović

courriel : [sandra.ukalovic@vbz.hr](mailto:sandra.ukalovic@vbz.hr)

Marketing et RP

Nataša Barta Paripović

courriel : [natasa.barta@vbz.hr](mailto:natasa.barta@vbz.hr)

V.B.Z.

Velikopoljska 12

10010 Zagreb

Croatie

téléphone : + 385 1 6235 419

fax : + 385 1 6235 418

courriel : [info@vbz.hr](mailto:info@vbz.hr)

[www.vbz.hr](http://www.vbz.hr)

[www.vbz30books.eu](http://www.vbz30books.eu)

### Traduction croate-français :

Jehanne Henin

courriel : [jehanne@depagesenlivres.be](mailto:jehanne@depagesenlivres.be)

téléphone : +32 476 53 22 97

Rue des Sarazins 49

5020 Namur

Belgique

